

Comprendre les règles de vie, manier l'ironie, bien se nourrir... Tout ce que les enfants apprennent à la maison influence leur réussite à l'école... et creuse les inégalités, souligne le sociologue.

Bernard Lahire

Propos recueillis par
Olivier Pascal-Moussellard
Photo Olivier Metzger pour Têlérama

Les enfants «*vivent au même moment dans la même société, mais pas dans le même monde*» : ainsi débute le monumental *Enfances de classe. De l'inégalité parmi les enfants*, dirigé par le socio-

logue Bernard Lahire et publié en pleine rentrée. Quatre années d'enquête, dix-sept chercheurs mobilisés pour scanner l'environnement scolaire et familial de trente-cinq enfants inscrits en dernière année de maternelle. Et non, décidément, ces petits bouts ne vivent pas tous «*dans le même monde*». Quoi de commun entre Valentine, qui bénéficie d'un capital culturel et économique complet, en termes de logement et de loisirs, de lectures, d'accès au langage, d'alimentation ou d'hygiène..., et Balkis, qui, elle, vit avec trois autres membres de sa famille dans une voiture ? Quand elle lui rend visite, l'enquêtrice observe que son père ne maîtrise pas très bien le français, que les dents des enfants sont abîmées et les douches rares... C'est ce grand écart déchirant que raconte cet ouvrage passionnant, et les stratégies mises en place au sein de chaque classe sociale – populaire, moyenne ou supérieure – pour préparer son enfant aux attentes de l'école, avec plus ou moins de bonheur. Rencontre avec Bernard Lahire, 55 ans, né à Lyon dans un milieu populaire, et maître d'œuvre d'une enquête qui donne le vertige. Et deviendra, espérons-le, le livre de chevet du ministre de l'Éducation nationale.

À LIRE
Enfances de classe. De l'inégalité parmi les enfants, collectif dirigé par Bernard Lahire, éd. du Seuil, 1232 p., 27 €.

Au-delà des conditions de vie, différentes selon les enfants, c'est la «pédagogie invisible» pratiquée à la maison qui constitue la principale inégalité entre élèves de maternelle...

Effectivement, et les parents ne sont pas toujours conscients que ces pratiques familiales sont des atouts ou des handicaps majeurs d'un point de vue scolaire. Dans les classes moyennes et supérieures, beaucoup de parents sous-estiment leur contribution à la réussite de leurs petits. Pour eux, «ça s'est fait tout seul». Mais quand on les interroge, on voit qu'ils passent énormément de temps à choisir les bons spectacles, les livres les plus sophistiqués, les loisirs les plus «intelligents», les jeux les plus pédagogiques, ou à veiller à leur apprendre à «bien parler». Les exemples abondent, de cette «pédagogie invisible» extrêmement rentable à l'école. On sait par exemple qu'il existe une corrélation très forte entre la lecture d'une histoire chaque soir et les performances en lecture-compréhension. Les enfants y apprennent des procédés narratifs, maîtrisent le «il était une fois», peuvent s'essayer au passé simple devant des parents ou des enseignants qui s'extasient sur le fait qu'ils parlent déjà comme de petits adultes», avec un lexique fourni et une syntaxe correcte. Coller des lettres sur le frigo pour former des mots ou manier l'ironie dans les discussions à table sont autant de manifestations de cette pédagogie. Faire de l'ironie, c'est apprendre aux enfants à faire la différence entre le vrai et le faux dans les discours, donc les habituer très tôt à détecter des subtilités langagières, ce qui s'avère extrêmement rentable en classe. »

Les classes populaires ne manient pas l'ironie ?

Notre enquête montre que le second degré ou l'ironie sont plus fréquents et surtout bien plus encouragés dans les familles à fort capital culturel. Il y a moins de distance au langage dans les classes populaires. Quand Thibaut, un fils d'agriculteur, produit des discours un peu poétiques et absurdes dans une langue imaginaire, sa mère lui dit d'« arrêter avec [s]es bêtises » et de « parler français ». Ses parents ne voient pas les enjeux qui se cachent derrière ces jeux de langage : ils sont persuadés que leur fils perd son temps avec ses délires et qu'il devrait se concentrer sur son travail à l'école.

Quel regard les classes populaires, moyennes et supérieures portent-elles sur l'école ?

Dans les classes populaires, l'école est perçue comme un espace de travail : quand l'enfant rentre à la maison, on évite de le matraquer avec des pratiques pédagogiques ou culturelles assimilées à un effort. Tout le contraire des familles plus aisées dotées d'un capital culturel solide – car il existe aussi des classes supérieures à faible capital culturel –, où cette culture est assimilée à un plaisir. Ces distinctions sont souvent omises par les enseignants, qui vont trouver qu'Aleksei, issu de la classe moyenne, est un « élève parfait, curieux, qui pose beaucoup de questions », sans se rendre compte qu'il a été préparé en amont à tout ce que demande l'école par des parents qui ont depuis longtemps intériorisé les exigences scolaires. Par exemple, plutôt que de la faire seulement exécuter, il n'y a rien de plus scolairement rentable que d'expliquer et de justifier devant ses enfants une règle imposée à la maison, sur le lavage des mains ou sur l'heure du bain. Cela prépare à la perfection au premier commandement des instits : intérioriser les « règles du jeu » du comportement en classe.

Mais dans les classes populaires aussi, les règles existent...

Oui, mais elles ne sont pas appliquées de la même façon. Plus on se rapproche des milieux populaires, plus les règles sont « extérieures » aux enfants : on ne leur dit pas forcément pourquoi ils n'ont pas le droit de faire ceci ou cela. N'ayant pas explicité les règles en amont, quand ça ne va pas, on crie, éventuellement on donne une fessée et surtout on ordonne à l'enfant de se taire ou d'« arrêter ». Cet écart entre les milieux est lourd de conséquences. Car, en un demi-siècle, l'école s'est profondément transformée : on est passé de l'élève dressé à l'élève raisonné, puis autonome. Et quand un enseignant dit : je souhaite que mes élèves soient « autonomes », il affirme en fait : « J'attends d'eux qu'ils sachent bien se comporter dès leur entrée en classe. » Cela privilégie ceux qui ont intégré la discipline et toute une série de savoirs en amont.

Parfois, ce décalage donne lieu à une véritable incompréhension entre l'école et les parents.

Dans mon livre *Tableaux de familles*, j'interrogeais un père qui reçoit une convocation de l'école : les enseignants souhaitent le voir car son fils de CE2 fait les quatre cents coups. Il interprète cette convocation comme un aveu d'échec de l'école, à qui il reproche de ne pas « faire son travail » : « Je ne vais tout de même pas quitter mon boulot pour aller mettre une baffe à mon môme : c'est à eux de le faire ! » explique-t-il... avant de le répéter aux

enseignants. Quand ces derniers lui répondent qu'ils ne peuvent pas gifler son fils, il ne comprend pas. On voit ici que, pour certains enfants, le type d'exercice de l'autorité à l'intérieur de la famille est l'inverse de celui pratiqué à l'école. Et cela concerne tous les aspects de la vie enfantine : l'habitude de la concentration et du calme, la pratique de jeux pédagogiques, l'incitation à la curiosité esthétique ou scientifique, les « bonnes manières de parler »... Annie Ernaux, issue d'un milieu populaire, a très bien écrit le décalage ressenti par rapport au langage scolaire.

Avez-vous ressenti ce décalage pendant votre enfance ?

Je n'en ai pas eu l'impression, mais je ne comprenais pas tout de ce qui se passait à l'école. J'ai bénéficié d'une mère qui était une « frustrée scolaire » : elle avait arrêté l'école au certificat d'études alors qu'elle se débrouillait plutôt bien, parce qu'elle était l'aînée de six enfants et qu'il fallait aider à la maison. Une génération plus tard, j'avais intériorisé les comportements de l'élève studieux et docile. Comme nous le montrons dans *Enfances de classe*, la façon dont les parents ont vécu leur relation à l'école est déterminante pour la scolarité de leurs enfants, parce que leur bonheur ou leur souffrance se transmettent plus ou moins consciemment. Et quand les parents de milieux populaires disent à leur enfant « c'est très important de lire », mais qu'ils n'ouvrent eux-mêmes jamais un livre, cette injonction a des effets quasi nuls sur leur progéniture.

« Dans l'inconscient de certains enseignants, la docilité de l'élève prend parfois le pas sur ses performances. »

Dans votre enquête, les maîtres et maîtresses semblent parfois désemparés devant le comportement des enfants les plus démunis.

Enseigner est un métier difficile, et certains instituteurs ou institutrices ne sont pas préparés aux écarts sociaux auxquels ils sont confrontés. Lorsque vous êtes issu des classes moyennes ou supérieures et que vous voyez arriver un enfant qui « parle mal », ne « comprend pas » et est indiscipliné, c'est un choc. Si la classe est chargée, la disponibilité manque, ainsi que la connaissance fine des élèves. Certains enseignants portaient des jugements plutôt positifs sur des élèves un peu surestimés. Inconsciemment, la docilité de l'élève prend parfois le pas sur ses performances.

Aviez-vous conscience, enfant, de ces inégalités criantes ?

Je crois qu'enfant on ne se rend compte de rien ! J'ai vécu dans un milieu qui ne « roulait pas sur l'or », sans jamais avoir l'impression de manquer. Je faisais de nécessité vertu, bien aidé par ma mère, qui n'était jamais dans la comparaison avec les autres familles. Et quand on ne compare pas, on ne souffre pas... trop. Quand il y avait des sorties scolaires de ski, ma mère me demandait si ça me disait sans trop insister, et moi je sentais bien qu'elle n'était pas emballée. On apprend à forger son regard en fonction de celui de ses parents, quand on est môme, et s'ils font la moue devant quelque chose, cela devient naturel pour soi de le rejeter aussi. >>>

Vous fréquentez des camarades de milieux aisés ?

Dans les milieux populaires, la famille est souvent fermée sur elle-même. Enfant, les invitations aux « anniversaires », je ne savais pas ce que c'était. Mes amis, c'étaient mes cousins. Les seuls écarts dont j'avais conscience étaient donc ceux qui existaient parmi mes proches. Ma mère, par exemple, c'était « la classe ouvrière respectable », comme disait Richard Hoggart ¹ : celle qui a intériorisé le fait qu'il ne faut pas trop boire, qu'il faut savoir économiser et être sérieux. Autant de choses qui peuvent servir de bonnes bases pour faire réussir un gamin de milieu populaire. C'est au lycée que j'ai commencé à voir qu'on ne vivait pas du tout dans le même monde, mes camarades et moi. On n'avait pas les mêmes sorties, on ne pratiquait pas les mêmes sports, et si j'étais invité dans une maison avec piscine pour l'anniversaire d'un copain, je ne pouvais pas lui rendre la pareille puisque je vivais dans un HLM. Double choc pour moi : d'abord la prise de conscience que ce n'était pas normal que je réussisse à l'école alors que beaucoup échouaient dans ma famille ; ensuite, la découverte que, avec les autres élèves, on se retrouvait au même niveau d'études alors qu'on n'avait pas du tout eu les mêmes expériences de vie. C'est une bonne introduction à la sociologie...

Vous avouez un rapport « compulsif » à l'écriture...

Je crois savoir d'où il vient : ma mère écrivait beaucoup – essentiellement des listes, pour faire la valise, les commissions, etc. La regarder faire m'a familiarisé à la fois avec l'écrit, avec la gestion méthodique de sa vie et... avec la division sexuelle des tâches au sein des familles populaires. Car ce sont les femmes qui écrivent, dans ce milieu, et elles transmettent cette habitude plus souvent à leurs filles qu'à leurs garçons, ce qui explique en partie qu'à l'école les premières réussissent généralement mieux que les seconds. J'en ai bénéficié enfant parce que j'étais proche de ma mère : quand nous allions retaper la maison de mes grands-parents, les garçons faisaient du ciment, moi je traînais avec les femmes, qui passaient leur temps à parler des autres. Les écouter m'a bien aidé à comprendre les finesses du monde social.

La télévision occupe aussi une place déterminante dans la socialisation des enfants de maternelle...

C'est vrai, et leurs parents mettent en place des stratégies d'usage fort disparates, entre ceux qui n'ont pas la télé, ceux qui en font un usage extrêmement contrôlé et ceux qui la laissent allumée toute la journée. Dans les classes à fort capital culturel, un enfant de 5 ans a très bien compris que « la publicité, c'est pas bien » en entendant les jugements de ses parents, qui seront enclins à lui montrer des DVD et des programmes en replay, et à lui interdire la télévision de flux. Alors que dans les milieux populaires, comme dans les classes aisées avec un plus faible capital culturel, la télé sert d'abord à « se divertir », loin de toute visée pédagogique.

On savait les inégalités liées à l'alimentation, l'hygiène et la santé importantes. Mais à ce point !

Il y a tout simplement des enfants qui ne mangent pas à leur faim. Et beaucoup d'autres qui ont un régime qu'on sait médicalement très déséquilibré, avec peu de légumes et de laitages, et une nourriture trop grasse et trop sucrée qui

leur fait courir le risque d'un taux de cholestérol excessif ou de diabète. A l'autre bout de l'échelle sociale, on a compris que l'apparence, la minceur et la bonne forme physique étaient des capitaux importants pour réussir dans la vie : on prend donc les précautions qui s'imposent pour que les enfants aient une alimentation équilibrée, de belles dents, etc. Ce qui distingue les classes moyennes et supérieures, c'est leur attitude préventive dans tous les domaines de la socialisation – de la lecture au lavage des dents, des règles bien expliquées au choix du sport... Car ces pratiques ont un effet sur l'estime de soi des enfants, sur leur capacité à prendre la parole en classe, leur envie d'exercer un leadership, leur goût pour la lecture, l'écriture et le calcul, etc. Elles cochent en fait toutes les cases des attentes de l'institution scolaire.

Comment changer les choses ?

En commençant par prendre acte de la réalité de ces inégalités. Beaucoup continuent de les « lire » comme un phénomène naturel – « C'est comme ça et on n'y peut rien ». D'autres, comme le président de la République, pensent que les « premiers de cordée » vont tirer tout le monde vers le haut, le monde étant malheureusement séparé entre ceux qui travaillent et ceux qui ne veulent pas se donner la peine... Bel inconscient de classe, et aveuglement total ! Les inégalités proviennent avant tout de l'accès, ou non, à tous ces « outils » que l'homme, depuis *Homo sapiens*, a su fabriquer et transmettre de génération en génération, que ce soient des mètres carrés d'appartement, des voitures, des loisirs ou des savoirs. Ces « artefacts » permettent une extension de nous-même. Quand on les possède, le pouvoir qu'on a sur le monde s'agrandit. Et quand on ne les possède pas, la réalité est à la fois contrainte et restreinte : on ne peut pas faire grand-chose et on a peu de pouvoir sur la vie et sur les autres.

La balance peut-elle être rééquilibrée ?

Oui, si on remet au centre le bien commun. Après avoir décrit la lutte féroce des espèces pour la survie, Darwin s'est empressé de rappeler que l'honneur de la civilisation était l'« entraide », c'est-à-dire le fait de permettre que les plus faibles continuent eux aussi à vivre. Or, des politiques de plus en plus libérales attaquent depuis quarante ans l'idée – chère au Conseil national de la Résistance – qu'il faut mettre à disposition de l'ensemble de la population certains services et certains biens : l'électricité, l'eau, la santé, l'éducation... Le but de la sociologie n'est pas de porter un discours politique, contrairement à ce que lui reprochent certains, mais de faire en sorte que les gens ne se méprennent pas sur l'état du réel, et qu'on arrête de détourner le regard. Quand nous choisissons de nous pencher pendant quatre ans sur le sort des enfants, ce n'est pas pour tirer des larmes, même si le fait qu'à 5 ans certains d'entre eux n'aient pas accès à la même nourriture et aux mêmes conditions de santé que leurs camarades est proprement révoltant. Nous pratiquons donc, comme disait Bourdieu, une science qui dérange, et nous devons le faire de manière clinique, comme un chirurgien qui ne se met pas à pleurer quand il opère, même s'il tient une vie entre ses mains. Mais sans ignorer que la vie de certains des enfants que nous avons rencontrés est tout simplement déchirante ●

¹ Richard Hoggart (1918-2014), considéré comme l'un des fondateurs des *cultural studies*, l'étude des pratiques culturelles, est l'auteur de *La Culture du pauvre* (1970).

Bernard Lahire sera l'invité de *Télérama Dialogue*, lundi 23 septembre, au Théâtre du Rond-Point, Paris 8^e.